

approchant de Vavao, il rencontra des pirogues de cette île qui manœuvraient pour l'éviter, croyant que c'était l'avant-garde de la flotte qui arrivait pour les combattre. Feïnou leur déclara qu'il n'avait pas d'intentions hostiles, et qu'il venait dans le dessein de terminer les dissensions à l'amiable. Arrivé dans un endroit où un nouveau fort avait été construit, on vit le rivage couvert d'insulaires revêtus d'un costume de guerre, et faisant les gestes les plus menaçans. Une pirogue s'avança vers les siennes : le chef qui la commandait demanda si Feïnou avait avec lui quelqu'un des meurtriers de Toubou-Nioula, disant qu'il était prêt à les combattre et à perdre la vie pour la mémoire de ce brave guerrier. Feïnou ayant répondu qu'aucun des assassins n'était à bord et que sa démarche était amicale, l'autre Indien se dépouilla sur-le-champ de son costume de guerre, et prenant un morceau de racine de cava, vint à bord de la pirogue du roi, lui offrit le cava, et baisa ses pieds par respect. Feïnou le chargea d'être auprès de ses compatriotes l'interprète de ses desirs. Le guerrier partit à l'instant. Feïnou s'embarqua sur une petite pirogue, et s'arrêtant tout près du rivage de Vavao, eut une longue conférence avec les chefs. Ceux-ci finirent par lui déclarer qu'en conservant pour lui des sentimens de respect et d'attachement, ils

voulaient continuer à vivre indépendans, et ne pouvaient ni proposer ni accepter d'autres conditions de paix. Alors il revint vers les siens, et après avoir pillé le cava d'une petite île voisine que Toé-Oumou avait fait évacuer, ainsi que toutes celles des environs, il alla consulter les dieux à Haano. Ils répondirent qu'il fallait commencer sur-le-champ la guerre avec Vavao. Tout étant préparé d'avance, il mit en mer avec cinq mille hommes. Ses cinquante pirogues portaient en outre son artillerie; les Anglais l'accompagnaient.

A l'instant où l'on allait donner l'assaut au fort de Vavao, il en partit une grêle de flèches sur les assaillans; cependant le roi donna ordre à un mataboulé de s'avancer seul et de proposer une armistice, pour que les combattans de chaque côté pussent prendre congé des parens et des amis qu'ils pouvaient avoir chez leurs adversaires. « Ce fut, dit Mariner, une scène touchante de voir plusieurs soldats sortir du fort et venir faire leurs adieux, peut-être les derniers adieux à ceux qui allaient se battre contre eux : on versait des larmes; on s'embrassait. Ce spectacle attendrissant dura depuis près de deux heures, quand il fut interrompu par un événement imprévu qui fit commencer les hostilités. Un ennemi posté sur le bord du rempart me décocha une flèche; heu-

reusement elle me manqua : je le tuai d'un coup de fusil. A l'instant nos adversaires poussèrent le cri de guerre et l'action commença. »

Mariner observe que la plupart des assassins de Toubou-Nioula périrent dans cette journée, les guerriers de Vavao étant acharnés contre eux. On déploya de part et d'autre une valeur extrême; plusieurs chefs ennemis vinrent braver les canons près de ceux qui les servaient; plus aguerris ils auraient pu les enlever : la nuit mit fin à la mêlée. Feïnou fit retraite à quelque distance du fort, et passa trois jours à en construire un, qui fut achevé malgré les alertes que donna l'armée de Vavao.

Bientôt on se battit de nouveau. Feïnou ayant rapporté d'une sortie tous les corps des guerriers restés sur le champ de bataille, ceux des ennemis furent offerts aux dieux entre lesquels on les répartit; on enterra ceux que leurs parens reconnurent; d'autres furent brûlés; trois furent dépecés et dévorés. « Ce fut la seconde fois, dit Mariner, que je vis manger de la chair humaine; je ne puis cependant qualifier ce peuple d'anthropophage. Cet usage, loin d'être général, est regardé avec horreur : il n'est pratiqué que de loin en loin par de jeunes chefs qui l'ont apporté de Fidji. Quand ceux qui avaient fait ce repas

détestable revinrent au camp, plusieurs personnes, surtout des femmes, leur dirent : Allez-vous-en; vous êtes des mangeurs d'hommes. »

Le lendemain Feïnou rendit des actions de grâce à son dieu tutélaire. En faisant boire du cava au prêtre de cette divinité, un mataboulé lui adressa un discours de remerciement; celui-ci ayant pris une seconde coupe de cava, annonça que le roi réussirait dans son expédition, mais que le fort qu'il attaquait ne renfermait pas ses ennemis les plus dangereux, puisque des germes d'insurrection existaient dans sa propre armée, et que le coupable était à peu de distance de lui. Feïnou eut l'air de ne pas attacher grande importance au discours du prêtre.

On découvrit le coupable : c'était un chef. Quoique l'on conseillât au roi de le faire périr, il se contenta de le dépouiller de sa dignité. Cependant des déserteurs passaient presque tous les jours d'une armée à l'autre : Feïnou ordonna la peine de mort contre ceux qui viendraient de chez l'ennemi, afin d'éviter toute communication avec lui.

Dans une affaire particulière un chef ayant tué un ennemi qui tomba mort dans un endroit consacré, le dieu décida par l'organe de son prêtre qu'il ne pouvait être apaisé que par le sacrifice d'un enfant. Alors les chefs tinrent conseil, et dé-

cidèrent de prendre pour victime un fils de Toubotoa, âgé de deux ans, qu'il avait eu d'une de ses servantes : ce père inhumain était présent à la délibération ; il consentit à ce qu'on demandait. La mère cacha l'enfant ; on le trouva , et malgré les cris de cette infortunée , que l'on empêcha de le suivre , on l'amena au lieu de l'exécution. Le pauvre petit sourit à ses bourreaux , qui lui mettaient une bande d'étoffe bien blanche autour du cou. Tous les spectateurs étaient émus de compassion ; la crainte des dieux fit taire tout autre sentiment. Cependant l'exécuteur lui-même ne put se retenir de plaindre à haute voix l'enfant à l'instant où il arrangeait le lien fatal qui termina bientôt sa vie.

Le corps fut mis ensuite sur une espèce de civière portée sur les épaules de quatre hommes , et les prêtres, les chefs et les matabuolés vêtus de nattes , et ayant au cou des guirlandes de feuilles vertes , allèrent en procession le présenter successivement aux différens édifices consacrés aux dieux , qu'un prêtre priait à haute voix d'accepter ce sacrifice d'expiation pour le sacrilège qui avait été commis , et de ne pas faire tomber sa vengeance sur le peuple. Après cette cérémonie le corps fut rendu aux parens, qui l'enterrèrent suivant la manière accoutumée. Quelles horribles coutumes !

La guerre traînant en longueur , c'étaient des escarmouches continuelles qui ennuyaient beaucoup Feinou ; il aurait préféré une prompt conquête achetée par quelques combats sanglans. L'ennemi ne se montrait pas disposé à sortir de son fort pour venir l'attaquer ; et l'expérience avait prouvé au roi que les canons même produisaient peu d'effet sur des fortifications placées sur une hauteur , et défendues par d'épaisses murailles en argile. « J'aurais aisément trouvé le moyen , observe Mariner , de mettre le feu à ces ouvrages ; mais je répugnais à l'idée de causer la mort d'une multitude d'hommes , de femmes et d'enfans. D'ailleurs je regardais la cause de Toé - Oumou comme aussi juste que celle de Feinou ; et quoique celui-ci fût mon bienfaiteur , il était au moins à moitié complice de l'assassinat de Toubo-Nioula , homme d'un caractère admirable et qui avait aussi été mon ami.

Feinou désirait vivement la paix ; mais il ne voulait pas qu'on le sût , de peur qu'on n'attribuât ce sentiment à la crainte , ou à quelque autre motif indigne de lui. Il souhaitait donc en venir à une pacification sans montrer qu'il en eût envie ; et ce n'était pas chose facile : toutefois son adresse lui eut bientôt fait imaginer le moyen d'y réussir. A force de parler aux prêtres des malheurs de la guerre et des douceurs de la paix , ceux-ci finirent

par déclarer que les dieux la voulaient. Feignaut de ne se rendre qu'à cette autorité respectable, il leur abandonna le soin de la négociation. Ils tinrent donc des conférences avec les chefs de Vavao ; ceux-ci vinrent trouver le roi : il protesta dans une audience solennelle qu'il n'avait eu aucune part au meurtre de Toubo-Nioula. Il les excusa de bon cœur d'avoir pris les armes pour venger sa mort ; il ajouta que la plupart de ceux qui avaient commis le crime avaient été tués, et que par conséquent rien ne s'opposait à la paix. Il les assura ensuite de la sincérité de son affection pour eux ; et pour preuve de son désir cordial d'éviter à l'avenir toute occasion de querelle, il dit qu'il allait à l'instant renvoyer son armée à Hapai à l'exception de quelques mataboulés, son intention étant de fixer désormais sa résidence à Vavao, par suite de son amour et de sa considération pour les habitans, et de confier le gouvernement de Hapai à Toubo-Toa, à charge de lui payer un tribut annuel.

Lorsque l'on eut bu le cava, tout le monde se leva, et les chefs de Vavao retournèrent dans leur fort pour se disposer à y recevoir le lendemain Feinou et sa suite.

On se mit en marche de bonne heure. Feinou et tout ceux qui l'accompagnaient n'étaient vêtus que de nattes en reconnaissance de l'infériorité

de son rang relativement à sa tante ; on apportait en présent des cochons, des ignames, etc. Toé-Oumou n'assista pas à la réunion où l'on but le cava, afin de laisser la place d'honneur à son neveu ; quand on se fut bien régalé de cava et de viande de cochon, Feinou alla rendre visite à sa tante, s'avança vers elle d'un air respectueux, et lui baisa la main : elle le lui rendit sur le front. Il s'assit pour prendre le cava avec elle et les gens de sa suite, et comme elle présidait, il se plaça vis-à-vis d'elle hors du cercle.

Il sortit ensuite pour voir les fortifications ; les mataboulés de Toé-Oumou l'accompagnèrent et lui firent remarquer tout ce qui méritait son attention : il donna des éloges à ces travaux. Le lendemain dans une assemblée générale de tous les habitans de Vavao, il recommanda la culture des terres, que la guerre avait fait négliger, et l'usage modéré des vivres, puisque déjà l'on souffrait de la disette, et ordonna aux pêcheurs de lui fournir, ainsi qu'à ses chefs, beaucoup de poisson, afin de diminuer la consommation du cochon. Il fit démolir le fort comme inutile, puisque l'île en avait déjà un autre, et permit à chacun d'emporter les matériaux.

Le jour suivant Toubo-Toa partit pour les îles Hapai, avec tous les chefs subalternes. Le fils de Feinou les y accompagna, pour aller voir ses terres

dans l'île de Foa. Mariner, qui l'aimait mieux que son père, l'y suivit.

« Peu de jours après, dit Mariner, j'y vis arriver Filimo-Eatou, un des chefs de Tonga qui retournait dans son île. Feïnou, dont il était parent et avec lequel il avait fait la guerre, l'avait chargé de négocier avec le chef de Hihifo, pour qu'il lui fit présent d'un calaï, oiseau que l'on dresse pour la chasse. Voici comme elle se fait : le chasseur armé de son arc et de ses flèches se place sous une cabane faite de claies et de feuillages ; l'oiseau mâle est attaché sur le haut par la patte ; il bat des ailes et crie ; dans l'intérieur on a dans une petite cage la femelle qui répond aux cris du mâle : les oiseaux sont attirés par là autour de la cabane, et le chasseur les tue aisément. Le roi et les principaux chefs se donnent seuls ce plaisir, parce qu'il faut beaucoup de temps et de dépenses pour dresser et conserver ces calaïs.

La négociation ne réussit pas. Le chef de Hihifo refusa de se défaire d'un oiseau qui avait coûté tant de peines à instruire. Il avait soutenu des guerres contre plusieurs chefs, auxquels il n'avait pas voulu le donner. Cependant, pour prouver son estime à Feïnou, il lui en envoyait deux autres, dont il pensait qu'il serait satisfait. Feïnou les essaya, et le succès surpassa tellement son attente, qu'il n'en eut que plus d'envie de

posséder l'autre. Il résolut donc de l'obtenir à force de présens, et chargea Filimo-Eatou de porter au chef de Hihifo les objets les plus précieux qu'il tenait des Européens, et plusieurs balles des plus belles étoffes du pays. Celui-ci, après avoir un peu réfléchi, dit au messenger que ne pouvant, à cause des guerres qui l'occupaient continuellement, faire usage du calaï, il ne serait pas digne de lui de refuser à un autre chef une chose dont il ne jouissait pas lui-même ; qu'en conséquence, malgré le prix qu'il attachait au calaï, il l'envoyait avec plaisir à Feïnou.

Le jeune prince étant allé à Tofoua pour couper du bois de fer, qui est très-commun dans cette île, je l'y accompagnai. Il fallut d'abord obtenir la permission du Toï-Tonga ; car cette île est sa propriété, et regardée comme sacrée. On croit aussi que les dieux marins y font leur demeure, et que pour cette raison les requins ne font aucun mal aux hommes qui nagent près de ses côtes. Je n'ai pas eu occasion de voir un exemple de ce miracle.

Le volcan situé à l'extrémité septentrionale de l'île jette constamment de la fumée, et lance fréquemment des pierres ponceuses. Il vomit par intervalles du feu deux à trois fois par semaine ; quelquefois l'éruption a lieu à peine une fois dans deux mois : elle dure ordinairement deux à trois

jours. Quoiqu'il soit difficile d'y monter, je l'entrepris avec un naturel. Partis à la pointe du jour, nous atteignîmes au sommet en quatre heures, quoique les pierres qui roulaient nous eussent fait éprouver beaucoup d'obstacles et même des dangers. Le volcan était tranquille; il n'en sortait que de la fumée. On entendait des détonations dans l'intérieur: le bruit ressemblait à celui de l'eau versée sur de la poix enflammée. Le cratère a une trentaine de pieds de diamètre.

Je vis dans cette île le tombeau du matelot anglais tué par les insulaires lorsque Bligh vint relâcher à Tofoua après la révolte de son équipage. Ils enterrèrent ensuite le corps de ce malheureux. Ils prétendent que l'herbe n'a jamais poussé sur le terrain où il resta d'abord étendu pendant deux jours, ni sur celui le long duquel on l'avait traîné. Je remarquai effectivement qu'il y en avait moins qu'ailleurs, quoique ce fût un lieu peu habité et peu fréquenté; mais il est probable que dans le principe la foule des curieux y était nombreuse, et que l'herbe n'a pas encore pu y croître aussi régulièrement que dans les autres endroits. L'effet était donc facile à expliquer; les amateurs du merveilleux ont préféré l'attribuer à des causes surnaturelles.

Feinou étant allé se promener à Hounga, petite île au sud de Vavao, m'emmena avec lui. On

voit sur sa côte occidentale une caverne, dont l'ouverture est au moins à cinq pieds au-dessous du niveau de la mer basse. Elle fut découverte par un jeune chef qui plongeait pour prendre une tortue. Que l'on se figure un rocher creux qui s'élève à plus de soixante pieds au-dessus de la mer, et n'ayant d'autre entrée connue que celle dont je viens de parler. Un jour que je me promenais sur le rivage, je fus très-surpris de voir plusieurs jeunes chefs plonger dans la mer, et ne plus reparaitre. Ayant demandé au dernier qui se préparait à en faire autant l'explication de cette singularité, il me dit de le suivre. Je n'hésitai pas à me précipiter dans l'eau, et suivant mon guide, j'arrivai avec lui à l'entrée de la caverne. A peine j'avais la tête au-dessus de la surface de la mer, que j'entendis la voix du roi et de ses compagnons. La lumière était réfléchi du fond; elle éclairait suffisamment. Au bout de quelques minutes je vis assez distinctement les objets. Feinou était assis en rond avec sa compagnie pour boire le cava. Toutefois, souhaitant d'y avoir une lumière un peu plus vive, je plongeai de nouveau. J'enveloppai de plusieurs doubles d'étoffe mon pistolet amorcé; j'entourai le tout d'une feuille de bananier; je fis arranger une torche de la même manière, et je revins dans la caverne: l'eau n'avait pas pénétré toute l'étoffe. J'en eus bientôt

enflammé une partie à l'aide du pistolet ; puis j'allumai la torche. C'était peut-être la première fois que cette grotte se trouvait illuminée. Elle me parut avoir quarante pieds de largeur, et à peu près autant de hauteur. Des stalactites pendaient du haut de la voûte.

Un vieux mataboulé nous raconta que le jeune chef qui avait découvert cette caverne, y avait mené la fille d'un chef qu'un gouverneur de Vavao avait fait noyer, et dont il avait ordonné d'exterminer toute la famille. Il l'allait voir souvent dans cette retraite, et lui portait tout ce dont elle avait besoin. Mais le jeune homme soupirait après le moment où il pourrait la tirer de cette singulière demeure. Il résolut de se réfugier aux îles Fidji, et engagea tous ses amis à l'accompagner. Le secret fut si bien gardé, qu'ils s'embarquèrent sans obstacle avec leurs familles. A l'instant du départ on lui demanda s'il n'emmenait pas une femme; il répondit qu'il en trouverait probablement une en chemin. En approchant de Hounga, il fit avancer la pirogue vers le rocher, pria de l'attendre pendant qu'il irait chercher sa femme dans la mer, et se lança dans l'eau. Ses compagnons ne concevaient rien à cette conduite étrange; ils le croyaient fou : quelques minutes s'étant écoulées sans qu'il reparût, ils supposèrent qu'un requin l'avait dévoré. Quel fut leur éton-

nement lorsqu'ils le virent sortir des ondes avec une jolie femme qu'ils prirent d'abord pour une déesse de la mer ! Leur surprise ne fut pas moins grande lorsqu'ils la reconnurent pour la jeune fille dont toute la famille avait été exterminée ; car ils supposaient qu'elle avait été comprise dans ce massacre. On continua la route vers les îles Fidji, et l'on y arriva sans accident. Deux ans après ayant appris la mort du tyran de Vavao, ils revinrent tous dans cette île, où le jeune chef vécut heureux avec sa femme.

Feïnou ayant pris le cava, sortit de la caverne avec tout son monde, et s'avança dans l'île pour faire la chasse aux rats ; elle n'est pas permise aux insulaires des classes inférieures. On jette de chaque côté d'un chemin des morceaux de coco rôti que l'on a mâchés ; ensuite les chasseurs partagés en deux troupes s'avancent armés d'arcs et de flèches. Cette chasse est une espèce de jeu ; le parti qui a le plus tôt tué dix rats gagne la partie : quand le gibier est abondant, on en fait quelquefois jusqu'à quatre ; si l'on voit un oiseau, on peut le tirer, cela compte pour un point. Les chasseurs marchent à la file, le chef principal le premier ; il est suivi d'un adversaire, et ainsi alternativement jusqu'au dernier. Le premier de la file a seul le droit de tirer sur les rats qui sont devant lui ; les autres ne peuvent viser que les rats qui sont

de côté ou par derrière. Quiconque a décoché une flèche, n'importe qu'il ait tué ou non l'animal, change de place avec le chasseur qui le suit; de sorte que le dernier, s'il n'a pas tiré aussi souvent que les autres, devient le premier.

Pendant leur marche les chasseurs s'arrêtent de temps en temps, et font avec les lèvres un bruit semblable au cri d'un rat, ce qui attire ces animaux hors des buissons. Les flèches dont ils se servent ont près de six pieds de long, tandis que celles de guerre n'en ont que quatre; on ne les garnit pas de plumes; chaque homme n'en a que deux: lorsqu'il en décoche une, un des domestiques qui suivent, va la ramasser.

Au milieu de ces divertissemens, Feïnou ne perdait pas de vue le projet de se venger des chefs de Vavao qui avaient pris les armes contre lui. Etant retourné dans cette île, il convoqua une assemblée générale des habitans auquel il voulait, disait-il, rappeler le soin de l'agriculture, leurs devoirs envers leurs chefs, et la manière dont ils devaient se conduire dans toutes les cérémonies publiques.

Après que le discours eut été prononcé, on prépara le cava, et les guerriers de Vavao s'y employèrent avec empressement pour prouver à Feïnou leur zèle et leur fidélité. La première jatte vidée, on s'attendait qu'il ordonnerait d'en préparer une seconde, quand tout à coup il fit en-

tendre un mot qui signifie *arrêtez*. A l'instant les chefs et les guerriers désignés furent saisis; on leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit sur le rivage. Les uns furent tués sur-le-champ à coup de massue; les autres furent noyés dans la soirée. Cette conduite atroce prouva que ce n'était pas sans raison que quelques chefs de Vavao, se défiant des promesses de Feïnou, avaient dit hautement qu'il n'y fallait pas compter, et que tôt ou tard il se déferait des hommes qui lui avaient été opposés. Tous ceux qui s'étaient réfugiés à Tonga ou à Fidji eurent à s'applaudir de leur prudence. Il est vrai qu'on répandit le bruit d'une conspiration tramée contre Feïnou; c'était, disait-on, pour en prévenir l'exécution qu'il avait fait périr ceux qui complotaient contre lui. Ce prétexte ne manque jamais d'être allégué dans des conjonctures semblables.

Les veuves de ces malheureux obtinrent la permission de rendre les derniers devoirs à leurs restes inanimés. L'une d'elles, non moins émue que les autres par sa vive douleur, ne versa cependant pas une larme. En proie à une violente agitation intérieure, elle se retira dans sa maison, et prenant une massue et une lance, elle courut chez celles qui pleuraient leurs époux, et les pressa de s'armer comme elle pour les venger, en tuant





les femmes de Feïnou et de ses principaux chefs : elle n'en trouva aucune disposée à la seconder. On crut que Feïnou serait irrité contre elle ; au contraire il la loua et l'approuva, disant que non-seulement elle avait montré un courage exemplaire, mais qu'elle avait donné aussi une preuve convaincante de la sincérité de son affection pour son mari.

Cette terrible exécution répandit la terreur parmi les autres chefs de Vavao ; c'était à qui ferait une cour assidue à Feïnou, à qui lui apporterait fréquemment des présens de cava, d'étoffes et d'autres objets ; ils y manquaient d'autant moins, qu'étant les plus riches de l'île, ils craignaient qu'en déplaisant au roi, il ne jurât aussi leur perte, et ne les privât au moins de leurs biens, une triste expérience leur ayant appris qu'il n'y avait pas à se fier à sa parole.

Un chef de Vavao ayant obtenu quelque temps après la permission d'aller fixer sa demeure à Hapaï, où il avait des possessions considérables, fit don au roi d'une belle plantation qu'il avait sur la côte occidentale de l'île, dans le site le plus pittoresque. Je la demandai au roi pour la faire cultiver : après un moment de réflexion, il y consentit ; il m'accorda aussi ma requête de l'exempter de toute espèce d'impôt, afin qu'un chef, sous prétexte de les exiger, ne vint pas ravager mes

champs ; ce que je sollicitais était d'ailleurs conforme aux usages des îles Tonga, qui exemptent les étrangers de toutes les taxes, si ce n'est à l'occasion de quelque cérémonie religieuse. Le roi me l'accorda, sous la condition que la propriété serait considérée comme appartenant à son service, puisqu'il était mon père et mon protecteur ; il promit toutefois de n'y rien prendre sans mon agrément. Treize hommes et huit femmes qui travaillaient sur cette terre, devinrent mon bien ; il leur enjoignit d'avoir pour moi le même respect que pour lui-même ou pour leur ancien chef, et avertit le matoua ou intendant qu'il m'avait investi du droit d'assommer à coup de massue quiconque négligerait son devoir ou ne m'obéirait pas. Ces insulaires, conformément à l'usage, remercièrent le roi du nouveau chef qu'il avait eu la bonté de leur donner, et l'assurèrent qu'ils ne mériteraient jamais d'être punis pour avoir manqué de respect au chef étranger. Dès que je fus entré en possession de mon nouveau domaine, je fis préparer un gros ballot d'étoffe que j'envoyai en présent à Feïnou.

Toubo-Toa fit un jour annoncer que son frère aîné Toubo-Malohi, qui depuis long-temps demeurait à Tonga et avait embrassé le parti des ennemis de Feïnou, fatigué des troubles de cette île, désirait obtenir son pardon de ce prince et